

l'origine du christianisme? Considérez ce qu'elle opère en saint Paul. Vous savez qu'avant sa conversion, zéléteur ardent de la secte des pharisiens, il ne connaissait d'amis que ceux de son parti et de sa race; il poursuivait avec fureur tout ce qui refusait d'adopter les traditions de ses pères; mais écoutez-le, après qu'il a été renversé sur le chemin de Damas, et qu'il est devenu disciple de Jésus de Nazareth, comme son cœur s'est élargi! Il n'y a plus, s'écrie-t-il, de distinction de juif ou de gentil, de circoncis ou d'incirconcis, de grec, de barbare ou de scythe, d'esclave ou d'homme libre; il n'y a plus que Jésus-Christ; il est tout en tous, et tous ne sont qu'un en lui: *Omnia et in omnibus Christus* (1). Je me dois pour son amour, non à un peuple en particulier, ni à une secte, mais à tous les peuples civilisés ou sauvages, à tous les hommes savans ou ignorans, sages ou insensés: *Græcis ac barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum* (2). La charité de Jésus me presse; je porte dans mon sein et dans mes entrailles tout ce qui a été racheté de son sang; je verserais volontiers tout le mien pour l'habitant le plus inconnu de la région la plus reculée de l'univers; de libre que j'étais, je me suis fait esclave de tous; je parcours toute la terre pour servir mes semblables, pleurant avec ceux qui pleurent, me réjouissant avec ceux qui se réjouissent, souffrant sans me plaindre la faim, la soif, la nudité, les extrêmes fatigues et les persécutions les plus cruelles, m'oubliant moi-même et me faisant tout à tous pour tout réunir sous la douce loi du Dieu de miséricorde et d'amour. Ce langage est celui de tous les apôtres. Ce qu'ils font surpasse encore ce qu'ils disent, et après eux des milliers d'hommes apostoliques, marchant sur leurs traces, s'éloignent de leurs foyers et de leur patrie, traversent les mers et de vastes solitudes, vont chercher jusqu'aux extrémités du monde des peuplades

(1) Coloss. iii, 11.

(2) Rom. i, 14.

ignorées et farouches, pour leur porter, avec la civilisation, la science des mœurs et la lumière de l'Evangile, l'agriculture et les arts; adoucissent des hommes plus féroces que les tigres et les lions, et le plus souvent meurent victimes d'un zèle et d'une bienfaisance dont on avouera bien qu'il serait inutile de chercher des exemples ailleurs que parmi les chrétiens. C'est donc la religion qui a fait les véritables cosmopolites, et non une fausse philosophie, qui, en formant de prétendus citoyens de l'univers, a seulement enseigné à ses disciples à n'être pas citoyens de leur pays.

Mais si la bienfaisance chrétienne étend ses soins jusqu'à l'étranger et au barbare, n'y aura-t-il pas, dans nos sociétés policées, quelque classe d'infortunés, assez vile et assez abjecte pour en être dédaignée, assez obscure pour échapper à son attention? le fidèle se croira-t-il obligé de nourrir le mendiant qui erre sans asile, ou d'aller chercher dans de sombres réduits la misère timide qui se cache? ne lui sera-t-il pas permis d'abandonner à leur triste sort des malheureux à qui le Ciel même semble refuser les soins de sa providence? Ah! les pauvres! qui ne connaît la tendre solitude de l'Eglise pour eux? La veuve et l'orphelin, le vieillard sans appui et l'infortuné vêtu de haillons, sont l'objet, non-seulement de sa compassion et de son amour, mais de son respect et de sa vénération: c'est elle qui a appris aux princes et aux rois à laver les pieds des pauvres; elle a été de tout temps leur nourrice et leur mère; tant qu'elle eut des trésors, elle en fut prodigue en leur faveur; elle construisit pour eux de magnifiques hospices, qu'une révolution antichrétienne n'a pas tous détruits; elle institua des ordres entiers de religieux des deux sexes, pour les servir, les soulager dans leurs besoins, les soigner dans leurs maladies, les consoler dans leurs douleurs; si elle essaya d'abolir la mendicité, ce ne fut pas par des lois sévères, mais par des secours abondans; jamais elle n'imposa

silence au malheureux qui demande du pain, autrement que par des largesses; et aujourd'hui indigente et pauvre elle-même, elle sollicite au moins la pitié publique en faveur de ses enfans qui souffrent; elle gémit, elle fait entendre le cri perçant des entrailles maternelles; usant de tous ses moyens d'autorité et de persuasion, elle ne cesse, du haut de ses chaires, de menacer les riches avarés et insensibles, d'inviter à de nouveaux efforts, à de nouveaux sacrifices les riches charitables et compatissans; elle oublierait toutes ses disgrâces et toutes ses pertes, si les infortunés étaient secourus; et, semblable à son divin Epoux, elle regarderait comme fait à elle-même, tout le bien qu'on ferait au moindre d'entre eux:

Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis (1). C'est ainsi que l'Évangile fait un devoir de la miséricorde et de la libéralité envers les pauvres, cette classe si négligée, si méprisée parmi les païens.

Mais quelque universel que soit le précepte de la bienfaisance évangélique, ne pourrions-nous pas en excepter du moins nos ennemis? Non, mes Frères! C'est ici qu'on reconnaît d'autres pensées que celles de l'homme, une autre bonté que celle dont le faible cœur humain est par lui-même capable. Parlez, ô législateur venu du ciel: « Et moi je vous dis: aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. » Parlez, ô Paul, digne interprète des leçons d'un tel maître: « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire... Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais sachez vaincre le mal par le bien. » Cette loi que notre religion nous impose est si sublime, que non seulement elle ne s'est jamais présentée à l'esprit d'aucun philosophe, mais qu'elle est à peine comprise de la plupart des chrétiens eux-mêmes; nous en avons tous les jours la preuve, puisqu'ils

(1) Matth. xxv, 40.

croient encore excuser leurs aversions, leurs aigreurs, leurs animosités, en disant: Il est mon ennemi déclaré, il m'a juré une haine implacable, il noircit ma réputation, il ne laisse échapper aucune occasion de me nuire. Tant cette parole est au-dessus de l'homme! « Vous aimerez votre ennemi, vous ferez du bien à qui vous veut du mal, vous parlerez favorablement de celui qui vous calomnie, et vous formerez des vœux pour le bonheur de celui qui vous persécute. » C'est, toutefois, une obligation rigoureuse, et il n'y a point de salut pour qui manque à l'accomplir; parce qu'exclure un seul homme de son amour, c'est s'exclure soi-même de l'amour de Dieu, c'est renoncer à la perfection du christianisme et à ses promesses.

Mais quoi! faut-il aimer aussi les ennemis de Dieu et des hommes, les impies, les scélérats, les meurtriers? Triomphez, ô charité divine! Oui, mes Frères; il faut détester sans doute leurs erreurs et leurs crimes, mais il faut chérir leurs personnes, leur pardonner, implorer pour eux le pardon du Ciel, leur souhaiter du bien et leur en faire. C'est par là que, selon l'expression du Sauveur lui-même, nous nous montrons les dignes enfans de notre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et répand sur les justes et sur les injustes les pluies qui fertilisent leurs campagnes. Aussi, voyez si la religion abandonne le coupable que poursuit et que frappe la justice humaine. Qui est descendu avec lui dans les ténèbres de son cachot? qui cherche à lui procurer des soulagemens dans son malheur? qui adoucit ses angoisses, calme ses noires fureurs, lui rouvre par le repentir la porte de l'espérance? qui est assis à ses côtés quand on le traîne à l'échafaud? qui y monte avec lui? qui lui donne le dernier embrassement, et lui adresse encore des paroles consolantes, au moment où il expire? N'est-ce pas le ministre de Jésus-Christ? le prêtre n'est-il pas le dernier et le seul ami qu'il laisse sur la terre?

Telle est l'universalité de la bienfaisance chrétienne, qui embrasse tout le genre humain, et n'admet ni restriction, ni limite; c'est une participation de la bonté infinie de Dieu, qui n'appartient qu'à la vraie religion, et qui forme un des grands caractères de sa divinité. Qu'on vienne maintenant, si l'on veut, nous peindre cette religion si amie des hommes et si miséricordieuse, comme antisociale et intolérante; qu'on la traite de fanatisme barbare et sanguinaire: il vous a plu, grand Dieu! de la justifier par les faits, de la venger par le triomphe même de ses ennemis. Elle a régné pendant quatorze siècles dans notre patrie, et tout a prospéré, tout s'est accru sous son heureuse influence; elle paraissait encore, il y a trente ans, environnée d'innombrables institutions utiles à l'humanité, qu'on ne pouvait attribuer qu'à elle seule, et qui sont les glorieux momens qu'elle a laissés de son ancienne puissance. L'incrédulité, après avoir promis tant de bienfaits, a régné à son tour: et qu'avons-nous vu? bientôt entourée de ruines, lasse de répandre du sang, effrayée du désordre où elle avait plongé l'état et une grande partie du monde, elle a été réduite à rappeler la religion proscrite, et à invoquer son aide pour empêcher la société de se dissoudre.

Mais avançons; et après avoir prouvé que la seule bienfaisance chrétienne est universelle dans son objet, prouvons encore qu'elle seule est efficace dans ses motifs: ce sera le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

La véritable bienfaisance suppose des sacrifices: on est digne d'être nommé bienfaiteur de ses semblables, quand on s'impose des privations pour les secourir, qu'on diminue ses jouissances pour augmenter leurs ressources, et que l'on consent à être moins riche, afin qu'ils soient moins misérables; mais surtout on mérite excellemment ce titre, lorsqu'on se réduit soi-même au besoin, qu'on se dé-

voue à des travaux pénibles, qu'on s'expose à de graves périls, qu'on donne enfin sa vie pour ses frères, comme nous en trouvons tant d'exemples dans l'histoire du christianisme. Mais répandre dans le sein des pauvres une faible partie seulement de son superflu, et précisément ce qui nous est inutile, ne se rien retrancher, ne vouloir jamais rien souffrir, rien risquer pour le prochain; ce n'est pas être bienfaisant, c'est tout au plus n'être pas inhumain et barbare. Puis donc que la véritable bienfaisance est celle qui coûte à la nature, il faut donc à l'homme des motifs qui la lui fassent pratiquer, et ces motifs doivent être assez puissans pour triompher de son attachement extrême à ses biens, à son luxe, à ses plaisirs, à lui-même. Or, voyons quels sont les puissans motifs que la philosophie propose pour opérer un tel effet.

Le premier, dit-on, est l'intérêt personnel. Comment, l'intérêt personnel? j'avais toujours cru jusqu'à présent qu'il était le plus capital ennemi de la bienfaisance; j'avais toujours entendu dire qu'il produisait l'insensibilité aux maux d'autrui, les injustices, les fraudes, les usurpations, les rapines, les meurtres; je n'aurais jamais pensé qu'il pût être le conseiller des actions généreuses. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner, dans l'espérance de recevoir à son tour; nous le savons: mais ce n'est point là de la bienfaisance, c'est de la cupidité; et ce vil trafic par lequel on spéculé sur les services que l'on rend, sur les bienfaits que l'on confère, n'est sûrement pas ce que vous appelez vertu. Mais non, je vous entends, il s'agit d'une autre espèce d'intérêt personnel qui, par certaines combinaisons, résulte de la liaison secrète du bien particulier avec le bien général. Ah! voici qui est plus compliqué et plus profond. Avouez qu'il faut avoir l'esprit bien subtil pour entendre son intérêt de la sorte, et qu'on n'a pas encore vu de philosophie qui ait ainsi entendu le sien. Il s'écoulera, je crois, bien des siècles, et il se fera bien des

livres, avant qu'un homme intéressé apprenne à se dépouiller en faveur du pauvre, dans l'espoir d'être dédommagé par sa part du bien général qui sera le fruit de sa libéralité. Laissons ces rêveries et ces puérités : ce n'est pas à l'intérêt personnel du riche que l'Évangile confie le sort de l'indigent, mais à la charité du fidèle ; or le caractère essentiel de la charité est le désintéressement : *Charitas... non querit que sua sunt* (1). Loin de vouloir qu'en faisant du bien aux autres, on calculât le retour qu'on en pouvait attendre, le divin législateur de la charité donnait ce sublime avis : « Lorsque vous préparez un banquet, n'y conviez pas vos amis, vos proches et vos voisins opulens, de peur qu'ils ne vous conviennent à leur tour, et que vous ne receviez ainsi votre récompense ; mais invitez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, et vous serez heureux parce qu'ils n'auront rien à vous rendre. « Oh ! que la bienfaisance chrétienne est donc éloignée de tout calcul sordide ! qu'elle est noble et pure dans ses vues ! et ce qui est admirable, c'est que cette miséricorde gratuite a toujours été pratiquée, a toujours été commune dans l'Église. A sa naissance, les fidèles vendaient tous leurs biens et venaient en porter le produit aux pieds des apôtres, pour être partagé entre les frères. On vit, dans les âges suivans, une foule innombrable de riches se dépouiller de leurs richesses, et se rendre plus pauvres que ceux dont ils soulageaient la misère ; et encore aujourd'hui, dans ce siècle malheureux où les vertus sont si rares, on retrouve chez les âmes pieuses cette charité qui opère les prodiges, qui rend tous les sacrifices légers, quand il s'agit de secourir l'infortune. Mais quel est donc le mobile d'une générosité si étonnante ? Le chrétien n'a-t-il réellement aucun intérêt qui le touche ? Il en a un, mes Frères, non un intérêt présent et grossier, mais un intérêt sublime et éternel ; il sait qu'en semant des biens terrestres, il recueillera des trésors

(1) I. Cor. XIII, 4, 5.

célestes, que l'aumône efface les péchés, qu'elle rend Dieu favorable, qu'elle ouvre les portes de son royaume, que, tandis que le mauvais riche est précipité après la mort dans les flammes dévorantes, le riche bienfaisant est reçu par les amis que lui ont faits ses largesses, dans le séjour de la paix et de l'immortelle félicité. Voilà un motif un peu plus efficace que des raisonnemens abstraits sur l'avantage que chacun peut trouver à procurer, par ses sacrifices, le bien général.

Un second motif proposé par la philosophie, c'est la gloire attachée aux bonnes actions. Quoi ! toujours des vues basses et indignes de l'homme de bien ! qu'est-ce que cette gloire, sinon une fumée que le sage méprise ? quel autre nom mérite l'amour de cette gloire, que celui de vanité ? Et vous l'honoreriez du nom de bienfaisance, vous croiriez devoir votre estime à celui qui prend part à une bonne œuvre, parce qu'il sait qu'on doit publier et afficher le nom de ceux qui y auront contribué ! Mais outre qu'un tel motif avilit l'action dont il est le principe, l'efficacité en sera nécessairement très-bornée. La plupart des hommes préféreront toujours leurs trésors à une futile réputation de libéralité : et, à dire vrai, ils n'ont pas tort ; car, après tout, quelque méprisable que l'argent puisse être en lui-même, les avantages qu'il procure sont quelque chose de plus solide qu'un vain bruit d'applaudissemens ; et d'ailleurs, cet appât fût-il plus puissant, il ne le serait que pour les œuvres éclatantes et publiques. Que deviendront les misères cachées, les plus touchantes de toutes et les plus dignes d'intérêt ? qui ira au secours de ces familles vertueuses et infortunées, qui éprouvent tous les besoins avec la honte de les avouer, et qui ne peuvent être arrachées au désespoir que par les dons de la charité la plus délicate et la plus discrète, comme la plus attentive et la plus généreuse. O Évangile ! loi sainte et divine, vous n'avez pas besoin de réveiller l'orgueil pour inspirer

l'humanité! j'ouvre vos pages sacrées, et j'y lis: « Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour attirer sur vous leurs regards, sans quoi vous perdez votre récompense.... Mais quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, afin que votre aumône demeure dans le secret, et que votre Père qui voit dans le secret vous le rende. » Je ne crains pas d'affirmer, mes Frères, qu'un homme qui, à la seule comparaison de ce passage avec tout ce que l'éloquence et la philanthropie ont dicté aux moralistes les plus célèbres, ne reconnaîtrait pas la différence du langage de Dieu avec celui de la faible et fastueuse sagesse humaine, devrait être regardé ou comme stupide, ou comme frappé d'un aveuglement surnaturel. Aussi, que de bienfaits cachés, que de largesses secrètes, que d'actes héroïques de miséricorde ignorés maintenant du monde entier, mais qui seront un jour révélés à la face du ciel et de la terre, ont été, dans toute la suite des siècles, le fruit de ce petit nombre de paroles simples et puissantes! Grâce à leur vertu, que de larmes amères ont été essuyées! que de plaies profondes ont été guéries! que de cœurs brisés par la douleur ont été consolés! que de malheureux prêts à exhaler le dernier soupir, ou peut-être à se donner, dans leur désespoir, la mort à eux-mêmes, ont été rendus à l'espérance et à la vie, par des anges mortels, dont l'humble charité s'exerce dans le silence et n'a jamais eu d'autre témoin que Dieu seul! Eh! puisqu'on parle de gloire, n'est-ce pas ici la gloire véritable, celle qui demeure renfermée dans le fond d'un cœur sensible et vertueux, et s'y conserve, pour ainsi dire, intacte et pure, en attendant qu'il plaise au Seigneur de la manifester au grand jour, et d'en former une couronne immortelle qu'il placera lui-même sur la tête des dignes imitateurs de sa bienfaisance?

Si les deux premiers motifs fournis par la sagesse du siècle sont si faibles, en comparaison de ceux que

la religion présente, en sera-t-il de même du troisième? Quel est-il? Le plaisir qu'on trouve à faire du bien. Certes, mes Frères, nous ne nierons pas que ce plaisir ne soit réel, ni qu'il ne soit un des plus nobles sentimens du cœur humain, ni que des âmes bien nées n'en puissent être naturellement susceptibles. Nous avons connu de ces âmes bienfaisantes par penchant et comme par instinct, et nous en avons vu qu'une si heureuse inclination a conduites à la piété chrétienne. Mais d'abord, les hommes n'ont pas tous cette précieuse sensibilité en partage: les uns ne l'ont pas reçue de la nature; elle a été étouffée chez les autres par la volupté, l'avarice, l'ambition, les soins de la vie, ou peut-être encore, par des passions violentes et haineuses; de nos jours surtout, après tant de guerres et de discordes, la douce humanité et la tendre commisération sont rares; l'habitude de voir des malheureux a encore augmenté ce funeste endurcissement. Peu de gens enfin goûtent le plaisir pur qui se trouve à soulager les peines d'autrui; et quand une fois le cœur est émoussé à cet égard, des déclamations philosophiques ne lui rendront pas la sensibilité qu'il n'a plus. Il n'y a que la religion qui puisse le tirer de cet engourdissement mortel, l'obliger par ses promesses et ses menaces à des actions généreuses qui ont perdu pour lui leur attrait, ou plutôt par la vertu qui lui est propre d'amollir les âmes les plus dures, et de créer dans l'homme un cœur nouveau, réveiller le sentiment éteint, et faire germer, avec l'amour de Dieu, l'amour du prochain qui en est le fruit. Mais, en second lieu, ce plaisir que certains hommes, naturellement amis de leurs semblables, ont à répandre des bienfaits, les porte-t-il, quand il est seul, à de bien grands sacrifices, à des actes d'humanité bien extraordinaires? En voit-on qui, entraînés par ce penchant, renoncent aux jouissances du luxe, à la somptuosité des repas, à la magnificence des équipages, pour subvenir aux besoins des pauvres, dans les temps de di-

sette publique et de calamités? qui s'arrachent aux douceurs d'une vie molle et voluptueuse, pour aller dans les hôpitaux porter des soulagemens aux malades, des consolations aux mourans, ou dans les prisons alléger les chaînes des infortunés qui y gémissent? Ah! que l'on veuille bien comparer tout ce que le plaisir vanté de faire des heureux a jamais produit de traits plus touchans et plus héroïques, avec les œuvres d'un Vincent de Paul, d'un Jean de Dieu, d'un Charles Borromée, d'un Belzunce, de mille autres héros de la charité que je ne puis nommer ici, et l'on conviendra que la religion a une vertu bien supérieure à celle de la nature, pour enfanter les prodiges de dévouement et de bienfaisance.

Achevons. La philosophie offre un dernier motif, qu'il nous reste à examiner. Elle inspire, dit-on, un sentiment profond de la dignité de l'homme, qui fait qu'on ne peut consentir à le laisser dans l'abjection et la misère. Mes Frères, si la philosophie dont on parle est celle des incrédules, je suis forcé de nier qu'elle inspire le respect pour la dignité de l'homme. C'est elle, au contraire, qui l'avilit et le dégrade; qui, lui contestant la spiritualité de son âme et l'immortalité de son être, le réduisant tout entier à un corps de boue qu'attendent la pourriture et les vers, s'efforce de le ravalier au niveau de la bête. Ce furent ces détestables doctrines qui, dans les temps du paganisme, rendirent l'homme si méprisable aux yeux de l'homme, et produisirent les excès d'inhumanité que nous avons vus dépeints. Ce sont elles qui, renaissant de nos jours, ont rendu notre génération si prodigue de sang humain, et ont flétri, dans bien des âmes, jusqu'au germe des sentimens tendres et généreux. Eh! quel intérêt prendrait-on au dérangement ou à la dissolution d'une machine organisée par le hasard, et qui doit bientôt nécessairement se dissoudre, pour retomber à jamais dans le néant? Voulez-vous avoir une idée vraiment grande de la dignité de notre nature, écoutez la religion;

elle vous dira: Tout ce monde visible a été fait pour l'homme, et l'homme a été fait pour Dieu. Son âme, substance immatérielle et pure, est le souffle même du Créateur et sa vivante image; elle est douée d'intelligence pour contempler les perfections de l'Être infini, et d'une volonté libre pour l'aimer; elle est unie à un corps, afin que par cette union la matière et le limon même deviennent capables de servir et de glorifier à sa manière l'auteur de toutes choses. L'âme ne meurt point, le corps est devenu mortel par l'effet du péché; mais il revivra de sa cendre par l'effet de la victoire remportée sur le péché et sur la mort par Jésus ressuscité. Puis elle ajoutera: Ce pauvre que vous voyez vêtu d'affreux haillons et couvert d'ulcères, est comme vous l'ouvrage du Très-Haut, créé comme vous à sa ressemblance, destiné comme vous à régner éternellement avec lui; il est plus que vous l'objet de sa tendresse; sa providence le recommande à vos soins, vous ordonne de pourvoir à ses nécessités, et vous déclare expressément que vous ne serez jamais admis dans son royaume, si le pauvre ne vous en ouvre l'entrée. Il y a plus: le Fils de Dieu a établi les pauvres ses représentans sur la terre; il veut qu'on les reconnaisse pour d'autres lui-même; qu'en cette qualité on les honore, on les respecte, on les aime, on n'épargne rien pour soulager leurs maux. De sorte que, lorsqu'il viendra pour juger les vivans et les morts, il ne dira pas aux riches réprochés: « Allez au feu éternel, parce que vous n'avez pas nourri, vêtu, consolé des infortunés qui étaient vos semblables; » mais il leur dira: « Allez, maudits! . . . car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été errant sur une terre étrangère, et vous m'avez laissé sans asile; j'ai été nu, et vous m'avez laissé sans vêtement; j'ai été prisonnier et malade, et vous ne m'avez point visité. » A ces mots, continue l'Évangile, ils s'écrieront tous ensemble: Mais quand donc, Seigneur, vous avons-

nous vu dans de semblables états, et avons nous refusé de vous servir ? Et alors le souverain Juge leur répondra : (Ah ! grand Dieu, pourquoi ces paroles ne sont-elles pas toujours présentes à l'esprit de ceux qui ferment si aisément l'oreille à la prière du pauvre ?) En vérité, tout ce que vous avez refusé au plus petit, au plus abject de ces êtres malheureux et délaissés, vous me l'avez refusé à moi-même : *Amen dico vobis, quandiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (1). Qu'on nous dise maintenant laquelle, de la religion ou de la philosophie, relève mieux la dignité de l'homme dans l'état d'avilissement où le réduit la misère, et fournit des motifs plus pressans de le secourir.

Mais ce n'est pas par nos discours, mes Frères, c'est par vos œuvres, qu'on jugera si la charité chrétienne l'emporte en effet sur la bienfaisance naturelle et sur la sensibilité mondaine. Vous allez, dans quelques instans, démentir ou confirmer par des faits tout ce que nous venons d'avancer. Car si, après que nous avons élevé si haut les effets de la miséricorde évangélique, on voyait qu'une assemblée de fidèles, sollicitée, dans le temple même de Jésus-Christ et par ses ministres, de subvenir aux besoins des pauvres, se montrât peu libérale dans ses dons, n'aurait-on pas droit de conclure que tous ces grands éloges donnés à l'efficacité de la morale chrétienne, ne sont que des déclamations stériles, et que, nous prédicateurs de la vérité, nous ne songeons ici qu'à vous amuser par un vain bruit de paroles ? Oh ! nous vous en conjurons, mes Frères, honorez votre religion si cruellement calomniée aujourd'hui ; cette religion, hélas ! sur laquelle reposent en ce moment toutes les espérances de l'état aussi bien que de l'Eglise. Et pour vous adresser en finissant les mêmes mots par lesquels nous avons commencé : Songez que Dieu lui-même attend de vous que, par vos bonnes

(1) Matth. xxv, 45.

œuvres, vous vengiez la gloire de son nom, et fermez la bouche aux hommes imprudens qui osent blasphémer ce qu'ils ignorent : *Sic est voluntas Dei, ut beneficientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam*. Ainsi soit-il.